

*L'unheimliche de la procréatique humaine**



À l'instar d'autres quêtes limites dans l'ordre du possible de la science (ce que représentaient par exemple la fission de l'atome, la conquête de l'espace ou plus encore ce qui s'ouvre aujourd'hui dans le champ des biotechnologies), la fécondation humaine en laboratoire ainsi que l'ensemble des processus de procréation techniquement assistée suscitent, dans la communauté scientifique et dans la collectivité en général, une fascination qui jouxte l'hypnose. Entre l'excitation d'une capacité d'emprise poussée à ses limites et son contraire, l'horreur du basculement cataclysmique, entre jouissance et terreur, on pourrait craindre à plusieurs égards que face à ces nouvelles prouesses de la science, l'opinion commune ne se laisse aller à la pensée sous influence. En avant-scène du spectacle de la science, la tonitruance et l'outrance des titres médiatiques font basculer la pensée spéculative sans que l'on pressente bien la cause d'une telle dérive ; le *scoop* engloutit le sens. L'inédit, le spectaculaire, l'emportement de l'imaginaire, tels semblent être les messages premiers que livrent les nouvelles techniques de la reproduction humaine¹ ; comme si graduellement, dans sa finalité, la science

contemporaine s'émancipait de la quête du sens et de l'idéologie du progrès pour aborder un ordre nouveau : l'ordre du spectacle² où les scientifiques et leurs associés (public, journalistes, patients, mais aussi fœtus-éprouvettes, gamètes de sperme, molécules, etc.) n'étaient plus que parties partielles de la mise en scène. Et comme si dans cet impératif du « spectacle d'abord », qui l'absoudrait de toute réflexion sur sa finalité, la science rencontrait ici la forme postmoderne de sa neutralité. « Fascination des médecins et des couples demandeurs, fascination de la presse et du public, fascination des milieux juridiques politiques et même religieux », évoque Monette Vacquin à propos des technologies de reproduction humaine³.

En effet, si le projet de la bombe atomique avant même son usage réel, pouvait encore il y a près d'un demi-siècle faire éclater la communauté des physiciens, puis produire un remous intense au sein de l'opinion mondiale, en matière de science les soubresauts de la conscience collective se sont singulièrement estompés au fil des décennies. En lieu et place d'une priorité dans la réflexion qui, comme autrefois, aurait été accordée à des enjeux d'ordre moral, se profilent plutôt aujourd'hui l'invasion de scènes dont on ne sait plus très bien si elles sont mirages, ou elles sont encore réelles... Scènes scientifiques multiples pour lesquelles on ne cherche sans doute plus (et ce n'est pas là un mince symptôme de civilisation) à départager le degré de leur concrétude par rapport à celui de leur fantaisie. « Une femme s'est offerte à porter l'enfant de sa sœur jumelle... En Nouvelle-Zélande, deux jumelles sont nées à deux ans d'intervalle... Une grand-mère sud-africaine a porté et a mis au monde les trois enfants de sa fille et de son gendre... ».

Dans un livre relativement récent, Jean-Louis Bruguès⁴ tentait d'interroger le fait qu'un débat éthique sérieux sur la question des nouvelles technologies de procréation n'ait pas encore eu lieu : ceci, en dépit des multiples appels à l'aide de la part des biologistes, des médecins, des juristes, et malgré les très nombreux colloques et comités de réflexion déontologique à travers le monde. Bien que recensant finement les écueils juridiques et les principaux paradoxes induits dans l'imaginaire conscient de la filiation humaine par l'utilisation des multiples variantes de la fécondation artificielle, J.-L. Bruguès ne pouvait qu'achopper à son tour

dans sa visée à dégager des lignes de fond qui auraient aidé à délimiter une quelconque morale consensuelle. Comment se surprendre de l'échec d'une telle tentative quand non seulement l'impasse actuelle du débat éthique est radicale, mais quand, plus radicalement, tout débat de fond devient de plus en plus improbable lorsque la question posée est celle de savoir si, en matière d'embryon humain, la matière cellulaire est simple amalgame biochimique, ou si *sui generis* elle est déjà de l'humain, indépendamment de la finalité que la pensée anticipatrice lui confère. À moins qu'on ne restreigne le débat éthique à l'intérieur de paramètres psychanalytiques et qu'on se demande si, tout particulièrement avec les N.T.R., l'excitation pulsionnelle ne prendrait pas le pas sur la capacité individuelle de juger, ou encore si, faute d'avoir pu s'élaborer en fantasmes médiateurs, la décharge dans un certain agir technique ne serait pas dans l'impossibilité de déboucher sur une éthique sublimante .

La théorie psychanalytique aide à clarifier certaines difficultés qu'implique potentiellement le recours aux techniques de reproduction assistée, tant du côté des actants (parents désirant un enfant, médecins et scientifiques au service de cette requête), que du côté de l'histoire du sujet à venir : l'enfant à naître. Rappelons ici quelques situations types.

Il est acquis maintenant, depuis une génération, qu'on peut choisir de façon de plus en plus précise, grâce au contrôle que permet la pilule anticonceptionnelle, le moment de la fécondation. Par opposition à ces pratiques désormais banalisées au point de paraître « naturelles », les couples dont l'un ou l'autre des membres a des problèmes de fertilité semblent être désormais de plus en plus nombreux à avoir recours aux solutions « de la dernière chance » qu'offrent les services médicaux d'insémination artificielle. Même si la détermination précise du moment de la fécondation assistée est encore l'objet de bien des tâtonnements, il est évident que ce n'est qu'une question de temps et d'affinement des manipulations expérimentales pour qu'on parvienne à un meilleur contrôle.

Dans les situations de surstimulation ovarienne, on est amené aujourd'hui à choisir le nombre d'embryons qu'on conserve implantés dans un utérus.

Du même coup, on peut en choisir le sexe. Demain, on pourra à le prédéterminer. Et bientôt, on pourra en plus, (du moins techniquement cela sera possible), sélectionner génétiquement un certain nombre de caractéristiques physiques, intellectuelles, psychoaffectives, en accord, croira-t-on sans doute, avec ce qu'il en serait de son désir propre d'un enfant tout à fait aimable... Un enfant qu'aucune forme d'hétérogénéité ne démarquerait du désir parental à son endroit ? Un enfant « parfait », pur objet, déprivé de tout impondérable dans sa subjectivité ? Un enfant sans aléatoire génétique, bien ajusté aux desiderata des consommateurs parentaux que seraient ses futurs père et mère !

Dans son très beau livre *Frankenstein ou les délires de la raison*, Monette Vacquin⁵ réinduit en nous, par un retour à la fiction du laboratoire tragique de Victor Frankenstein, et au destin douloureux de la visionnaire Mary Shelley, l'étrange trouble que suscite le mythe moderne de la fécondation *in vitro*⁶. Tentant de retracer dans l'histoire ce qui pourrait apparaître comme la scène originaire de ce mythe, Monette Vacquin retourne à un des sens profonds de la Révolution française. C'est en particulier dans la volonté révolutionnaire de fonder l'an I d'un nouvel ordre social que M. Vacquin voit le symptôme agi d'une rupture visant à faire basculer l'ancien ordre du monde dans celui de la raison. « Le régicide en fut le symbole, écrit-elle, et la décapitation l'expression non métaphorique de la coupure [...] on ne saurait proclamer plus naïvement le déni de l'héritage, ni le fantasme de l'auto-engendrement⁷. » Affranchie de ses héritages et du poids de ses traditions, une humanité nouvelle advenait alors à elle-même, construite sur le dogme de la Raison. Selon l'auteur, c'est précisément dans la béance de cette rupture sans précédent dans la chaîne de la transmission « qu'allait s'engouffrer la Science », comme un autre versant pour cette humanité nouvelle de la toute-puissance des idées, et comme le lieu où elle allait pouvoir exprimer l'audace de la mise en pratique de ses convictions.

On sait que le projet de l'ère de la raison que constitua, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, la conquête scientifique de l'univers se construisit sur deux vecteurs non dissociables : d'une part, le cognitif, que devaient permettre les théories interprétatives de plus en plus spécifiques,

et d'autre part, la maîtrise empirique que représenta une nouvelle génération de la technique comme extension dérivée du modèle scientifique. Si, dans un premier temps, la technique fut l'instrument de domestication de l'environnement humain et le moyen qui permit, à partir de la fin du XIX^e siècle, le passage à la production de masse des produits industriels, en l'espace d'à peine quelques décennies, avec la robotique, une nouvelle génération technique a vu le jour qui est en voie de supplanter peu à peu la présence humaine non seulement dans la production de matériaux, mais également dans les processus de pensée que sont la gestion du *hard core* et l'émergence de fonctions nouvelles⁸. De la figure du robot, on pourrait dire qu'elle incarne paradigmatiquement la principale réalisation scientifique du XX^e siècle et on pourrait lui conférer le statut de créature scientifique ultime dans la mesure où elle est celle dont la puissance de *fonctionnement ajusté* se devrait d'être infaillible.

La familiarité avec la figure du robot n'est toutefois pas un phénomène récent de notre culture. Très tôt, depuis plus de deux siècles, tel le surgissement d'une ombre démoniaque, la suprématie potentielle d'une créature mécanique sur le cerveau humain hantait déjà la pensée rationnelle. C'est de cela précisément dont témoignait la parabole du monstre Frankenstein, que rappelle Monette Vacquin : engendré de l'intelligence humaine, construit comme l'alter ego de son inventeur, l'automate, échappant à son destin de chose, détruisait son créateur ; la mécanique avait raison de l'être.

Car à l'encontre de l'homme qui l'a fait naître, le robot est exempt de tout doute, de toute ambivalence, de toute forme de censure ou de culpabilité. Force brute, monolithique, il ne connaît ni médiation ni compromis dans la mise en œuvre de ses mouvements. Chacune de ses manœuvres est une impulsion sans reste. Sans responsabilité face à lui-même, objet d'autrui, le robot n'est programmé que pour agir, dans une même fonction répétitive et inlassable, le service du désir de son maître géniteur. Délesté d'une possibilité d'histoire, exempt de désir propre qui le rendrait distinct, il est objet sériel, interchangeable et parfaitement abstrait ; clone à lui-même, reproductible à l'infini, sans passé ni futur, il n'est que le reflet de l'acte d'emprise sur la matière, qui l'a mis au monde. Pour M. Vacquin, la fiction

du monstre Frankenstein et de son inventeur Victor pourrait apparaître à plusieurs égards comme l'*analogon* de l'enfant issu de la F.I.V. et créé par le scientifique. Issu lui aussi de la passion sans limite du chercheur, cet enfant serait le fruit mécanique d'une répétition qui s'ignore. Monstrueux quelque part de par son origine, il serait le produit d'une investigation qui, pour advenir à la réalité, a transgressé des interdits et mis en acte bien des perversions. « La créature aurait pu être plus réussie, ressembler davantage à un être humain, être constituée de matières premières plus souples contrefaisant la peau, le regard, les organes: elle n'en aurait pas suscité moins de répulsion. Sa laideur est métaphorique et ne la désigne pas tant, elle, que le lien de maîtrise dont elle est issue⁹. »

Une autre créature à l'apparence humaine, et engendrée du seul talent constructif de son inventeur, avait déjà inspiré Freud dans son essai de 1919 sur « l'inquiétante étrangeté ». On se souvient de l'envoûtante poupée Olympia qui emportait dans la passion le malheureux étudiant, loin de sa « sage et modeste fiancée ». Mais la poupée n'était qu'un automate trompeur qui n'avait pour seule part humaine, que son regard et ses yeux autrefois arrachés à un enfant par l'Homme au sable... Il n'est pas sans intérêt de confronter ici la lecture que Freud présentait du conte d'Hoffman avec celle de M. Vacquin concernant le monstre Frankenstein, en liaison avec la question des technologies de procréation. Freud, on le notera, renvoie d'entrée de jeu *du côté de l'esthétique* la question de « l'inquiétante étrangeté ». À quelle nature esthétique peuvent bien appartenir les effets de cette étrangeté singulière sinon, à un premier niveau d'appréhension, à celle qui se joue d'une certaine proximité avec le caractère de l'onirique, où le soi et l'autre se trouvent intriqués dans une même trame du récit ? Cette esthétique empreinte d'énigmatique et d'impression, tout autant irréelle qu'hypperréelle, est sans conteste la part de séduction qui sous-tend l'attirance vis-à-vis de tout ce qui paraît se rapprocher du rêve, et en particulier certains de ces contes dont Freud dira qu'ils sont tellement réussis. L'effet de retour sur lequel est précisément construite la métaphore de l'Homme au sable renvoie au postulat freudien selon lequel « l'*unheimliche* n'est en réalité rien de nouveau, d'étranger, mais bien plutôt quelque chose de familier depuis toujours à la vie psychique et que le processus seul de refoulement a rendu autre¹⁰. »

De son côté, M. Vacquin ose faire le parallèle entre les agirs fous des expérimentations nazies et les quêtes présomptueuses de l'ensemble des techniques de procréation ; elle montre la proximité troublante entre les recherches contemporaines sur les manipulations génétiques de la part de scientifiques membres d'une collectivité reconstruite après la seconde Guerre mondiale dans un espoir de réconciliation entre les races, et le délire paranoïaque des médecins nazis en chasse contre les « impuretés » de la race aryenne ; elle dénonce le cousinage insupportable entre l'officine mythique d'un Victor Frankenstein, ou celle d'un Spallanzani, et les horreurs des greffons multiples tentés dans les dispensaires des camps de la mort ! Une différence radicale se marque toutefois dans cette étrange répétition contemporaine d'un presque même : la génération actuelle des scientifiques et des médecins rencontre la requête douloureuse de parents en mal d'enfants, et fait alliance avec eux dans la perspective d'accomplir un projet réparateur. L'enfant à naître sera peut-être, ainsi que les médias le dénomment déjà, « l'enfant de la science », mais avec le plein accord de ceux qui seront de moins en moins directement ses géniteurs. En outre, cet objectif commun d'enfant entre scientifiques, médecins et parents, se fait dans un mouvement où tous s'accordent dans un élan narcissique : parents atteints par une quelconque cause d'infertilité et espérant ainsi se réparer de leur blessure secrète ; biologistes, généticiens et médecins en quête de puissance scientifique toujours plus aboutie.

Mais, ainsi que le souligne J.-L. Bruguès¹¹, si un enfant est certes produit à travers ce processus, cet enfant demeure pourtant un effet d'artifice par rapport à la stérilité parentale. Désormais occultée au plan d'un certain réel (surtout celui du social), la stérilité demeure néanmoins intacte et encore inscrite dans le corps parental ; tout comme elle pourra éventuellement être inscrite dans l'imaginaire de l'origine de sa propre histoire, qui sera transmis à l'enfant. Une femme accouchera, une femme, éventuellement pas la même, deviendra socialement mère. Un homme sera père dans des conditions où symboliquement il y trouvera son compte, ou un certain compte. Un autre sera fécondateur de tous les utérus disponibles, semant « à tout vent » une fertilité sans limite. Dans le réel des demandes d'insémination artificielle, des dons de sperme et de transplants d'ovules,

les scénarios intimes se multiplient à l'infini. Au plan fantasmatique, l'intrication des désirs en jeu et la confusion sont maximales. Quant à la médecine, elle aura fait fonctionner et produire du corps à la place, et en dépit, de corps apparemment défaillants. Mais que restera-t-il sur le plan psychique, chez le couple parental, de cette inscription qui s'était traduite somatiquement par une quelconque forme de stérilité biologique ? Comment et où s'élaborera la blessure narcissique d'une impasse corporelle, alors même qu'on aura agi quelque-part, par une quasi réparation magique, un espace corporel de dénégation ? Et l'enfant, dont le destin originaire sera de se loger dans cet espace en tant que dénégation vivante de la faille du père ou de la mère, de quel silence risquera-t-il d'hériter dans la constitution de son espace psychique ? Sur quelle crypte de déni secret se construira éventuellement son histoire ? De quel désir parental omnipotent sera-t-il assigné à incarner la réalisation ?

Parmi tant d'autres exemples, j'évoquerai seulement ici le cas de ces femmes dépeintes comme éperdues de douleur et d'amour — et le vivant probablement de la sorte au plan affectif — ces femmes enceintes, après la disparition de leur partenaire, d'un enfant ravi au corps mort d'un défunt. Survivant à lui-même avant même d'avoir été conçu, cet enfant transsidéral, enfanté par-delà les limites du temps et de la mort, de quel imaginaire transréel arrivera-t-il lesté au monde des vivants ?

Si le médecin et le scientifique figurent à première vue comme les intermédiaires réparateurs d'une scène primitive qui ne pourrait advenir tout à fait sans leur aide extérieure, on ne peut toutefois complètement estomper le fait que leurs interventions peuvent être aussi le support d'un voyeurisme qui s'ignore. Et qu'à travers leur visée à matérialiser les choses, à produire des bébés, ils cherchent peut-être à retrouver, dans un état de délivrance par rapport aux médiations métaphysiques ou fantasmatiques, l'origine du désir épistémophilique en mettant en acte la première de toutes les questions humaines : « D'où viennent les enfants ? D'où est-ce que je viens ? » À travers cette mécanique qui peut lui apporter l'illusion d'être en contrôle, que pourrait viser à son insu le médecin intervenant ? À retrouver le corps de sa mère ? À se substituer au père ? Ou encore, d'abord et avant tout, à s'autoengendrer, c'est-à-dire à tenter de s'affranchir du rapport

sexuel parental et d'émerger intact narcissiquement du désir hétérogène à soi-même que fut l'impondérable de la rencontre parentale ?

Je voudrais dire ici que si les parents en demande d'aide et le médecin intervenant semblent unis dans une même scène, il y a peu de chance que ce soit dans une rencontre qui ferait un être ensemble. On ne peut que penser qu'ils sont là de façon parallèle, chacun sur sa voie propre, induit de surcroît de sa propre mythologie originaire : « Mes parents ne sont pas mes parents... Ma mère est vierge... On fabrique les enfants dans les usines à enfants... Je ne suis pas né d'un rapport sexuel... Ma mère m'a porté dans son bras, dans sa cuisse ou dans sa tête, etc. ». Or ces scénarios universels, refoulés de la conscience, se trouveraient en quelque sorte à faire retour dans la pratique des N.T.R., et, en tant que tels, risquent d'être transmis chez l'enfant à venir non pas comme fantasmes défensifs, mais comme réel scriptural de son histoire. Engendré par la F.I.V., nidé dans une éprouvette, transplanté dans un utérus d'accueil ou de location, l'enfant né de la technique pourra s'éprouver engendré de ce lieu-là, c'est-à-dire venu au monde en dehors de la seule médiation de parents humains. Né de la technique, « bébé-épreuve », il est vrai en effet que quelque part sa filiation humaine aura d'abord été marquée à partir d'objets humains partiels : gamètes de sperme, utérus d'emprunt, transplants d'ovules artificiellement fécondés. Humain, il ne l'est plus en totalité de filiation, même s'il l'est encore d'adoption et d'assignation d'espèce. Et cette épreuve, au sens de l'imprimé, fera-t-elle plus tard retour dans son histoire psychique, comme dans la grossesse hallucinatoire d'une réalité qui aurait jadis été déjà connue?

Jean Gillibert note qu'en publiant *L'interprétation des rêves*, Freud a exhibé « au grand jour avec des relations criminelles incestueuses le sexe de la femme, de la mère » et que ce faisant, il a exhibé ses défenses « devant l'horreur du sexe de la mère : L'homme-héros ne pouvant être que celui qui tue le monstre "féminin" au-delà de la tête de méduse¹². »

Lacan, pour sa part, avait attiré l'attention sur la structure paranoïaque de toute connaissance humaine : la paranoïa tenant dans ce cas-ci très spécifiquement à l'objectivation des productions de la connaissance dont

le caractère de fixité colmate la division interne du sujet, altérité innommable et horrifiante, de soi à soi, qui fait que l'on expulse en extériorité une violence que l'on ne peut connaître. Mais de quelle altérité innommable s'agirait-il de viser à faire l'économie, sinon de celle du plus refoulé de l'inconscient que serait le passage par le maternel, cette « orée de l'antique patrie des enfants des hommes, [...] l'endroit où chacun a dû séjourner en son temps d'abord¹³. » On sait que pour Freud, « le sujet », et son « objet » corollaire naissent conjointement dans la haine, et c'est dans la hantise de ce que serait un objet omnipotent sur soi que le sujet échapperait à l'abîme de son objet précurseur. Mais par quel retour défensif ce mouvement de dé/fusion d'avec l'objet primordial tendrait-il à agir, dans un temps second, la nécessité d'une emprise phallique sur ce même objet ?

Je postulerais que les processus des N.T.R. peuvent évoquer un agir phallique-sadique par rapport au corps imaginaire de la mère archaïque. En disséquant, en parcellisant ainsi qu'on le fait le corps de la femme, n'est-ce pas à l'ancre du maternel et aux dangers qui y seraient associés que l'on s'attaquerait ? En réifiant un corps imaginaire, se protégerait-on de la puissance mortifère qui lui serait associée ? Dès lors, c'est à un corps viscéral, sécable à l'infini, que l'on s'adresse ; c'est à un corps-déchet que l'on assigne la potentialité des mères porteuses ; c'est à un ventre-gouffre où l'on accumule les bébés fécalisés, reproductibles et jetables que l'on assimile l'utérus de la femme. Quelle paradoxale mise en scène de fantasmes parmi les plus archaïques qu'a postulés Mélanie Klein !

Toutefois, je n'assimilerais pas complètement sur le plan structurel la position du médecin et celle du scientifique dans leur rapport à leur objet d'investigation : leur position transférentielle peut en effet se moduler de façon bien différente. Dans l'acte soignant il y a souvent conflit chez les médecins entre une identification à ce qui est reçu comme souffrance subjective, en l'occurrence la blessure narcissique dans le désir parental non réalisé, et l'indispensable mise à distance d'avec un corps vivant qui, parce que objet de manipulation, est dès lors traité comme une quelconque matière première. Alors que les biologistes ou les généticiens dont la visée est le contrôle théorique des modalités de la reproduction assistée

pourront, eux, plus facilement entretenir un rapport clivé avec l'objet de leur recherche. Éventuellement protégés par l'impression d'abstraction que leur confère leur travail sur le microcellulaire, leur « simple » curiosité pourra leur servir de mobile non ambivalent dans leurs expérimentations. Ainsi pourraient-ils faire l'économie du trouble que le contact oculaire ou manuel avec le matriciel de la femme pourrait faire surgir, et garder refoulé de la conscience ce qui a animé originairement leur curiosité. La coupure du soi et du non-soi est en effet d'autant plus aisée lorsque l'abstraction crée un espace de mise à distance et confère à l'objet sur lequel on travaille les effluves du non-semblable. Passant d'autant plus facilement par-dessus l'objet qu'il est ressenti, de par sa nature, étranger à soi, l'impression d'étrangeté devient ici armure défensive contre le risque de l'identificatoire. « L'emprise-sur » s'inscrit dans le principe de la coupure et de la mise à distance. Le nominal et le conceptuel se profilent à la condition d'échapper au mimétique et au confusionnel. À la condition d'échapper à un danger de contamination par l'objet ?

Ainsi s'esquisserait éventuellement ici une certaine explication du fait que des corps réels de femmes servent à la fois de champ expérimental et d'instance de défense par rapport à l'archaïque du corps imaginaire de la mère. Ainsi pourrait-on comprendre que l'expérimentation s'empare de corps concrets en lieu et place de la pensée du maternel. Dans une folle tentative d'emprise sur le maternel, on le produirait plutôt que de le penser ; et désormais ce maternel qu'on produirait, on le produirait dans l'instance du programmatique. Quant au corps de sa propre mère, qui ne peut pas ne pas surgir comme un retour hallucinatoire d'un interdit sacré, il sera peu à peu interstitiellement estompé par autant d'autres corps réels, assignés et dévoués à la mise en acte répétitive de la science : « Ici pas de métaphore, la pulsion se trouve comme réalisée à la lettre : œil directement plongé dans le ventre maternel... ou sur le lieu même d'une fécondation observable¹⁴. »

À la toute fin de sa vie, un Freud méditant « sur la primauté exorbitante accordée aux processus secondaires dans notre culture » associait ce caractère au fait que « la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses¹⁵. » Il ne serait pas outré, me semble-t-il,

d'interpréter le cas singulier des N.T.R. comme l'illustration d'un risque de glissement vers une secundarisation de la filiation humaine, ce que dénoncent déjà d'ailleurs surtout des théoriciennes féministes¹⁶ qui y voient un engendrement entre esprits masculins d'un désir d'enfant, où le corps de la femme ne saurait être qu'un trait d'union remplaçable à terme par des utérus artificiels ; et qui craignent une filiation homosexuelle mâle où l'enfant naîtrait de la parthénogénèse d'une pensée établissant progressivement sa suprématie sur les sens, le corporel, autant que sur le féminin.

Vingt ans plus tôt, dans son texte sur « l'inquiétante étrangeté », Freud assimilait Nathanaël, en ce qu'il était la victime passive d'une agression, à la posture du féminin. On pourrait retrouver à plus d'un égard dans cette représentation apparentant le féminin à un objet d'emprise, une résurgence chez Freud des théories qui, dans la philosophie antique, faisaient de la femme un réceptacle charnel passif. La femme, matrice, subissant l'empreinte, était opposée au véritable matriciel géniteur qu'était le masculin, analogue à l'acte de pensée, tel que le figurait Zeus dans son accouchement cérébral de la déesse aux pieds ailés¹⁷. Toutefois, dans le même texte de 1919, si Freud s'attarde à souligner le clivage existant chez l'enfant entre les figures paternelles maléfiques et bénéfiques, il relate, sans sembler y prêter plus d'attention, le fait que l'acte masculin d'engendrement oscille dans le conte d'Hoffman entre fécondation et fabrication ; ou encore que la paternité relève à la fois de la nature et de la pensée. Or, dans le récit rapporté, l'opposition du *vrai* père au père artisan, ou encore détenteur d'un savoir, (le professeur, l'opticien scrutateur, l'avocat), semble induire que le maléfique surgit là où la pensée intentionnelle (la programmation) et la technique (la capacité de fabriquer) prennent le dessus sur l'acte de corps (le paternel comme fait de nature).

Dans une perspective de raisonnement analogique on pourra rappeler que le savoir médical s'est construit à la fin du Moyen-Âge dans la lignée de la distinction entre corps et âme et que la science médicale est née de l'anatomie qui constitua sa théorie première. Héritière dans ses fondements, autant de la pensée d'Augustin que d'épistémés plus

anciennes, la médecine occidentale, superposant au moins ces deux lignes logiques, a non seulement scindé la pensée de la matière, mais a départagé le propre du souillé, faisant de la science l'esprit de la chose, l'essence « essentielle », le pur des matières impures. Le fait que par ailleurs, le soin médical empirique plonge ses racines profondes aussi bien dans le chamanisme que dans de multiples figures de la transgression (dont la dissection des cadavres fut la principale expression occidentale) confère à la thérapeutique un statut ambigu situé entre cure et acte de mort, entre désir de savoir et impulsion sadique, entre identification et clivage. (Notons, au passage, que cette oscillation des formes rendra l'acte thérapeutique distinct de la connaissance scientifique et inassimilable à cette dernière, qui elle prétend construire un principe de lecture rationnel.)

Ces divers niveaux de coupure qui se répètent dans chacun des actes reliés à la médecine ne peuvent que se reproduire dans la pratique de la fécondation artificielle. Telle une nouvelle métaphore, celle-ci semble en effet reprendre la coupure déjà dressée dans la philosophie aristotélicienne entre l'homme et la femme, entre le masculin et le féminin, et renvoyer à l'état de matière passive non seulement la matrice féminine, le maternel comme lieu de fécondité, mais plus généralement le corporel de la femme comme premier espace gestateur de la psyché et comme lieu d'inscription de sens par-delà tous les niveaux de la mémoire. Une différenciation surgit cependant, dans le cas qui nous occupe, par rapport aux diverses thérapeutiques antérieurement établies. Je postulerais en effet que la scission pensée/corps sera de plus en plus radicale au fur et à mesure que, dans la fécondation artificielle, la technique se substituera à l'intermédiaire que représente encore le médecin. La théorie et la technique devenant dès lors les supports de la pensée (et autant dire du désir), tandis que le corps serait renvoyé à l'état de matière et de non-signifiant. En ce sens, je nuancerais beaucoup les lectures qui voient dans le médecin *le seul* tiers qui s'immisce dans la relation « la plus interpersonnelle » et la plus « créatrice » du couple et qui du coup l'accusent, de par son intervention dans le rapprochement des gamètes, de se substituer à la fonction paternelle. Je soutiendrais au contraire que le tiers qui, le plus radicalement, s'immisce, c'est la technique, c'est l'acte matérialisé de maîtrise dont le médecin et l'homme de laboratoire ne sont que l'extension manuelle provisoire, en

attendant le temps où ces opérations pourront être parfaitement aseptisées, c'est-à-dire exemptes de toute manipulation humaine, et de ce fait désincarnées. Les interférences multiples que ces nouvelles pratiques font potentiellement peser sur la notion de l'humain, nous font rejoindre plusieurs des interrogations centrales dans la pensée de Martin Heidegger et de Hannah Arendt¹⁸. Depuis plus de quarante ans ces deux philosophes nous ont mis sur la voie de la compréhension du rôle mutatif que la technique allait progressivement remplir dans la seconde moitié du ^{xx}e siècle. À partir, en effet, du stade où le référent technique n'a plus agi ni comme un simple environnement, ni comme un objectif, ni même encore comme une banale idéologie, mais lorsque plus crucialement il a constitué un mode du produire qui a infiltré l'étant, une boucle supplémentaire et irréversible a été franchie dans le procès de rationalisation de la pensée occidentale. La technique a constitué, en tant que tel, un espace autonome dans le principe de l'action et son logos a émergé comme un modèle non plus analogique, mais structurant de l'être : l'être, par contrecoup, s'atrophiant au point de viser à devenir syntone de la technologie ?

En choisissant d'utiliser dans son ouvrage le néologisme de « procréatique », dont le mimétisme avec le terme « informatique » ne peut échapper, Jean-Louis Bruguès¹⁹ avait déjà attiré l'attention sur la dimension programmatique qu'impliquent les N.T.R. Souligner l'aspect programmatique, c'est désigner un principe de production intentionnelle, directive, contrôlée et reproductible dans lequel la prévision et la fabrication prennent le pas sur l'émergence (ce qu'implique un processus naturel); ou encore, dans lequel le principe de l'objet, sa logique, se substituent au principe du sujet, engageant, selon plusieurs penseurs contemporains, vers rien moins qu'un risque de déshumanisation.

Afin de mieux faire parler les figures symboliques qu'il contient, creusons encore quelques analogies et parallèles que le récit freudien permet de mettre en lumière à propos de la fécondation artificielle. Dans ce texte où il analyse un conte construit sur des effets de retour inopiné, Freud semble lui-même saisi par le souvenir de mécanismes de répétition d'une nature très particulière. Il serait fort intéressant de commenter sous plusieurs angles les thématiques des souvenirs que Freud livre alors au lecteur et qui,

à la fois, illustrent des mécanismes psychiques analogiques au sens latent du conte et anticipent le texte qui, en 1920, introduira la pulsion de mort. Je me contenterai de relever, parmi les fragments biographiques, ce qui entre en correspondance plus étroite avec le thème du double, que Freud associe tant avec le signal d'un danger de mort qu'avec une attraction incontrôlable que le sentiment d'étrangeté ne parvient pas tout à fait oblitérer. Les états de déliaison fulgurante, dont Freud fait la confidence, réactivent ainsi le choc que fait pour lui le reflet d'un homme vieillissant, entr'aperçu dans le miroir du compartiment d'un train, et qu'il reçut telle l'image d'un revenant méconnaissable, bien qu'anticipateur de lui-même ; ou encore l'impact des lois des séries qu'il exemplifie par la récurrence énigmatique de chiffres identiques²⁰. Mais plus saisissante peut-être, pour notre propos, est l'image d'un Freud prisonnier de ses traces dans les ruelles « d'une ville inconnue » où, comme par un effet de mise en abyme de la figure d'Olympia, il retrouve l'attrance et l'effroi qui peuvent accompagner l'impact du sexuel (ou de son en deçà ?), lorsque le souvenir de « la femme fardée » à la fenêtre ressuscite pour lui la poupée « qui fait signe ».

Je voudrais faire minimalement travailler cette figure du double mortifère pour avancer une nouvelle hypothèse concernant la copie par rapport au modèle, ou encore concernant la répétition par rapport à l'état initial. À propos de l'enfant né de la F.I.V., j'ai précédemment soulevé la question de savoir si cet enfant serait tout à fait humain, ou pourrait devenir, à la manière d'un robot, une sorte de matière agie ? Je voudrais pousser plus loin cette première lecture pour suggérer que cet enfant de la technique pourrait être vu comme le double du robot ou encore sa copie, empruntant ici à ce que la sociologie contemporaine a su clarifier à cet égard. Les marques scientifiques de la fin du xx^e siècle convergent, en effet, vers une direction de plus en plus affirmée, où les processus technologiquement produits se substituent aux lois de l'enchaînement naturel, et où l'artificiel devient la réplique épurée et affinée qui a emprunté quelques-uns seulement des éléments d'un matériau de base jugé désormais brut et grossier²¹. En désignant ironiquement par « le plus vrai que le vrai », ou encore « le plus beau que le beau », cet inouï d'une esthétique nouvelle, Jean Baudrillard²² a voulu illustrer que l'artificiellement produit était

subrepticement devenu le modèle de référence, que le double était la norme, alors que la nature laissée à son état de nature avait déchu au niveau de pâle et imparfaite copie. Ainsi en allait-il pour la « modeste fiancée » qui ne pouvait soutenir la comparaison avec la glorieuse poupée mécanique ; ainsi en était-il pour les yeux humains de cette poupée qui, créature anticipant l'ère de la technologie et de la programmation, avait déjà triomphé de l'état d'empirie.

Il faut franchir cependant un pas supplémentaire dans notre lecture de ce texte freudien et comprendre que le principe du double, « comme répétition du semblable²³ », était inscrit en germe dans l'état initial. Toutefois, cette duplication deviendra l'empreinte marquante qui modélisera le destin psychique. Partant de la métaphore de l'automate, Freud a donc commencé à penser sa notion de pulsion de mort « comme impression de processus *automatiques, mécaniques*, qui pourraient bien se dissimuler sous le tableau habituel de la vie²⁴. » Mais dans sa plongée dans « les oubliettes », vers « cette sorte de l'effrayant » qui gît sous la surface de la vie, ce que Freud, phobiquement, retrouve est le spectre du « corps maternel et des organes génitaux » féminins²⁵. Et dans ce moule fondateur, qui fera pour lui du psychisme une « maison hantée²⁶ », il semble bien que Freud trouve le berceau originaire de la pulsion de mort.

En prolongement de ce que le texte freudien nous permet de mettre à jour, il reste à penser pourquoi la civilisation scientifique de la fin du xx^e siècle s'emporte à produire, à travers les N.T.R. et l'ensemble des manipulations génétiques, non seulement des programmations de l'être, mais des copies technologisées d'un matériau initial. Et du point de vue de l'inconscient collectif, il faut se demander pourquoi un tel objectif peut susciter un mouvement d'idéalisation fébrile. Osons l'hypothèse que la visée scientifique qu'expriment les N.T.R. rejoint peut-être, dans une reprise phobique universelle, une terreur primitive associée à l'archaïque du maternel ; ou plus régressivement encore, que dans son principe même d'emprise elle est non pas tentative de liaison, mais déliaison, compulsion de répétition, ainsi que l'est la toute puissance de la pensée dans son rapport à l'énigme corporelle.



D'un point de vue psychanalytique, il est donc urgent de se demander jusqu'à quel point les technologies de procréation ne constituent pas, dans un effet d'*acting out* scientifique, un déplacement de la scène originaire du sujet, du lieu mythique du désir sexuel parental au lieu concret de la technique, et un déplacement du temps introuvable du « vouloir un enfant » à sa production dans le laboratoire. Ce que la théorie psychanalytique a à dire à propos des N.T.R. peut sembler modeste mais est fondamental : il constitue une sérieuse mise en garde contre le risque d'un acte que l'on pourra d'autant plus croire innocent ou neutre qu'il ira en se banalisant. Sans prétendre prévoir ce qu'il adviendra de la destinée psychique des enfants nés de ce nouveau mode de procréation, sans prétendre, non plus, pouvoir affirmer que le risque de psychose sera de beaucoup accentué, la psychanalyse peut cependant souligner des écueils, appréhender des types de difficultés et indiquer certaines conséquences du glissement vers une pensée technologique, d'une scène psychique qui, quoiqu'il arrive, conservera profondément ses traces privées.

Sublimatoire des instincts sexuels dérivés quant au but, ce qu'on peut espérer de meilleur, et sans illusion, de la science, c'est qu'elle fasse œuvre de civilisation, au sens pessimiste où l'entendait Freud : c'est-à-dire qu'elle soit une relative rupture d'avec la sauvagerie, un dépassement ou au moins, une modulation des instincts les plus égoïstement brutaux. Dans les meilleurs des cas la science y parviendra *grosso modo*. Au pire, elle achoppa dans son destin sublimatoire, et retournera sans beaucoup de maquillage à l'originel pulsionnel. Le débordement des expérimentations nazies est trop récent pour qu'il s'estompe déjà de notre mémoire. L'exploitation du corps animal dans un objectif soi-disant salvateur de l'humain est trop massive pour qu'on conserve une quelconque illusion sur notre propre compte. Sublimation, défense maniaque ou agir meurtrier, la science est tout cela en même temps : le pire intriqué au meilleur, sans qu'on puisse prétendre détecter les motivations refoulées des scientifiques et sans qu'on puisse surtout intervenir sur leur destin.

En matière de fécondation artificielle, il n'y a probablement plus de retour en arrière possible : l'impulsion à contrôler mise en place par l'ensemble du processus risque d'être désormais la plus forte. Entre défense et sublimation, entre fantasme et agir, état limite de la science, la pratique qui se concrétise dans les N.T.R. n'appartient ni tout à fait à la dialectique de la métaphore ni tout à fait à celle de l'agir-décharge. Elle exprime dans son champ propre le triomphe de l'opératoire. Quant au petit humain produit de ces manipulations, il est déjà engagé à plus d'un égard dans le cycle de l'objet technique. Rejeton, et héritière de la scène primitive de notre modernité qui fut celle des camps de la mort, l'humanité dans son ensemble advient aujourd'hui avec les N.T.R. à un stade nouveau de son développement : celui de l'état mécanique. Mais qui sera le plus parfait robot de ce nouvel état : l'enfant machinal ? Le corps féminin ou masculin sectionné dans sa capacité génitrice ? Ou le scientifique enfin libéré de toute responsabilité coupable face à l'histoire et face à l'Autre ?



NOTES

- * Ce texte fait suite à une communication présentée lors du 57^e congrès de l'ACFAS (Association Canadienne Française pour l'Avancement des Sciences), Montréal, mai 1989, cf. Isabelle Lasvergnes, « L'*unheimliche* de la procréatique humaine », in Louise Vandelac et coll., *Du privé au politique, la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexe*, Actes de la section d'études féministes du Congrès de l'ACFAS, 1989, UQAM, octobre 1990, p.225—241. La version présentée ici reprend plusieurs éléments du texte initial en les intégrant dans un contexte élargi.

1. Seront désignées par le sigle N.T.R. dans le texte.

2. Jean Baudrillard est sans doute l'auteur qui a su le mieux dépeindre cet impératif du « spectacle d'abord » à propos de la science aussi bien qu'à propos de toute conjoncture socio—politique (surtout les plus violentes) en faisant du principe du spectacle l'ordre premier de la civilisation occidentale de la fin du XXe siècle; cf. Jean Baudrillard, *La guerre du golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Galilée, 1992.
3. Monette Vacquin, « Il n'y a pas de preuves d'amour », *Psychanalystes*, Paris, octobre 1988
4. Jean—Louis Bruguès, *La fécondation artificielle, au crible de l'éthique chrétienne*, Paris, Communio, Fayard, 1989
5. Monette Vacquin, *Frankenstein ou les délires de la raison*, Essai, Paris, éditions François Bourin, 1989.
6. F.I.V. dans la suite du texte.
7. Monette Vacquin, *op. cit*
8. Il est fait ici explicitement référence aux réseaux d'ordinateurs et aux processus fonctionnels que l'on nomme intelligence artificielle.
9. Monette Vacquin, *op. cit.*, p. 158.
10. Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté » (1919), in *Essais de psychanalyse appliquée*, traduction M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, Paris, 1933, p. 163-210.
11. Jean-Louis Bruguès, *op. cit.*
12. Jean Gillibert, « Réflexions critiques sur *L'énigme de la femme* par S. Kofman », *Revue Française de psychanalyse*, vol 3, 1981, p. 580-592.
13. Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 199.
14. Monette Vacquin, *op. cit.*
15. Sigmund Freud, *Moïse et le monothéisme*, (1939), traduction Anne Berman, Paris, Gallimard, 1944.
16. Cf. l'ensemble de l'œuvre de L. Irigaray et en particulier, *Sexes et parentés*, Paris, éditions de minuit 1987; ainsi que Jacques Testart (sous la direction de), *Le magasin des enfants*, Paris, éditions François Bourin, Paris, 1991 et Louise Vandelac, *L'infertilité et la stérilité : l'alibi des technologies de procréation* (doctorat nouveau régime), Université de Paris—VII, mai 1988.
17. Athéna comme figuration de l'intelligence.
18. Cf., en particulier Hannah Arendt, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, et *Le système totalitaire*, Paris, Seuil 1972; et Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Paris Aubier, 1946 et *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.
19. Jean-Louis Bruguès, *op. cit.*
20. Cet exemple ramène aux années chargées d'angoisse qui ont directement précédé le début de l'autoanalyse freudienne lorsque s'intriquaient utopie du calcul des périodes chez Fliess et calcul frénétique de la date de son décès chez Freud.
21. On évoquera ici la croissance exponentielle des matériaux de synthèse, dont la fonctionnalité de plus en plus performante, est ajustée aux complexités des besoins de consommation, et beaucoup plus radicalement encore, les matières et espèces nouvelles descendantes du vivant biologique mais génétiquement remaniées. On sait que plantes, fruits et animaux génétiquement mutants sont déjà introduits sur le marché de la consommation.
22. Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983.
23. S. Freud, *op. cit.*, p.188.
24. *Ibid.*, p.175 ; c'est moi qui souligne.
25. *Ibid.* p. 199.
26. *Ibid.* p. 195.